

OBJECTIF PAYS DOGON

Décembre 1977

Depuis quelques mois, mon épouse Dominique et moi sommes au centre agronomique de Bambey à environ 110 km à l'est de Dakar. Dominique enseigne le français à de grands élèves de l'Ecole Normale voisine. Moi, je m'occupe de sélection de sorgho à la station de recherches. Jusqu'alors nous avons peu voyagé dans la région aussi le désir nous prend de profiter des vacances de fin d'année pour découvrir le fameux Pays dogon, dont nous sommes curieux, et qui n'est pas si loin. Nous sommes d'autant plus incités à le faire que des collègues de l'Irat (les Pochier, les Charreau) vont entreprendre d'en faire la visite à la même période. Il n'est pas question de se joindre à eux qui se sont déjà organisés en famille pour réaliser l'expédition. Pour nous, jeunes mariés sans grands moyens, cela sera plus spartiate et improvisé mais nous prévoyions de croiser mes collègues en chemin, d'abord à Bamako puis au Pays dogon. La seule disposition que nous prenons est la réservation de nos billets d'avion sur Air Mali aussi appelé Air-Maybe : départ Dakar-Bamako prévu le mardi 23 décembre et retour une semaine après le 30. C'est un peu juste mais jouable, si le 24 nous pouvons partir de la capitale du Mali pour gagner Mopti le soir et arriver le lendemain, jour de Noël, au Pays dogon.

Tout se passe bien au départ de Dakar. Air Mali fait mentir sa mauvaise réputation en assurant le vol sans encombre ni retard. A l'arrivée, c'est la découverte de Bamako en taxi avec sa circulation routière anarchique qui surprend même des résidents au Sénégal comme nous. Il faut passer l'unique pont sur le Niger particulièrement embouteillé. Nous arrivons enfin à l'hôtel des Hirondelles sur la route de Koulikoro, axe particulièrement animé baignant dans les gaz d'échappement de véhicules motorisés fumant et pétaradant. Nous sommes chanceux d'avoir une chambre à l'hôtel. Nous verrons le lendemain.

Le jour suivant, une déconvenue nous attend. Soucieux d'éviter les ennuis avec la maréchaussée malienne à l'affût d'expatriés en situation irrégulière, je me présente à un service administratif pour touristes afin d'avoir la nécessaire autorisation de photographe. Le Mali était à l'époque un pays socialiste qui prétendait exercer un contrôle étatique strict. Ma demande est bien reçue mais l'attribution du permis demande une journée et comme le lendemain 25 décembre est férié (effet résiduel de l'époque coloniale dans ce pays islamique), ce sera pour le 26. Voilà qui n'arrange pas notre planning. Par ailleurs, nous sommes confrontés à l'impossibilité de trouver une voiture de location fiable et peu coûteuse. Nous voyagerons donc en taxi-brousse. En attendant, nous pouvons passer le réveillon avec mes collègues qui sont déjà à Bamako et qui nous ont proposé de les retrouver à cette fin.

Le 26 décembre, armés du permis de photographe obtenu le matin, nous allons à la gare routière. Une fois sur place, il nous faut attendre que le véhicule pour lequel nous avons payé des places ait fait le plein de passagers et que leur amoncellement de bagages soit chargé (photo 1). Les deux opérations sont l'objet de palabres qui prennent du temps et ce n'est que vers midi que nous partons. Nous avons droit, dans la 404 break qui nous conduit, aux sièges de la banquette du fond sur laquelle Dominique et moi nous retrouvons coincés avec une forte ménagère malienne dont j'ai aujourd'hui la masse corporelle. A l'intérieur, les portes ne s'ouvrent pas. Les poignées ont été arrachées. L'objectif est d'arriver à Mopti, à 640 km de Bamako, dans la soirée mais nous en doutons. Nos craintes s'accroissent car les contrôles routiers sont nombreux et ceux-ci occasionnent de longues négociations financières entre le chauffeur et les gendarmes. Quand enfin nous arrivons à Ségou, le conducteur décide qu'il est tard et que le voyage reprendra le lendemain.

Libérés, nous partons à la recherche d'un hôtel. Nous allons à l'Auberge, un établissement simple, proche du fleuve Niger qui est tenu par de sympathiques Libanais.

Après une bonne nuit, nous retrouvons au petit matin notre équipage à la gare routière. La température est frisquette en cette fin décembre et nous apprécions de nous retrouver au chaud à l'intérieur du véhicule. Le voyage reprend. Les kilomètres défilent car les contrôles après Ségou sont moins nombreux que la veille. De plus, nul incident technique ne vient perturber le voyage. Dans l'après-midi, nous arrivons à Mopti en ayant cependant conscience que nous n'aurons pas le temps de faire un tour au Pays dogon. Il nous reste trois jours pour faire une visite qui serait forcément éclair et revenir à Bamako en taxi-brousse avant de prendre l'avion. C'est irréaliste d'envisager y parvenir sans précipitation, stress et risques. Il est préférable de prendre le chemin du retour le lendemain. Dans l'attente Mopti s'offre à nous. C'est une ville colorée, odorante et grouillante d'activités avec son port où pirogues et pinasses de toute taille circulent. L'habitat en pisé, que domine une mosquée à l'architecture soudanienne élancée, assure le dépaysement attendu (photo 2). C'est conforme à l'imaginaire que les livres de géographie de notre jeunesse, les affiches des compagnies aériennes ou les films d'aventures donnent de l'Afrique occidentale.

En même temps que nous découvrons la ville, notre préoccupation est de trouver une chambre d'hôtel. Rapidement, nous nous rendons compte qu'une multitude d'expatriés du Mali et des pays voisins ont entrepris de faire le même périple que le nôtre. Il est impossible de nous loger. Tout est occupé. En désespoir de cause, nous échouons le soir dans la grande salle d'une mission où d'autres naufragés de l'hôtellerie s'assemblent pour dormir comme ils peuvent dans un fauteuil ou sur une paille. J'ai la surprise d'y retrouver Olivier Neuville avec qui j'avais passé l'année 1973 à Séfa, comme VSN, dans une petite station agronomique isolée en Casamance, au Sénégal. Pour autant que je m'en souviens, Olivier arrivait de Côte d'Ivoire où il travaillait. Nous faisons d'autres rencontres tout aussi improbables : des cascadeurs suisses, ainsi qu'ils se présentent, véhiculent un convoi de Land-Rovers à Bamako pour les y vendre. L'un d'entre eux vient de faire faux bond et les autres sont à la recherche d'un chauffeur pour le remplacer. Je me propose en songeant que la question du retour se trouvera réglée pour nous. C'est d'accord, mais nos nouveaux compagnons veulent partir dans la nuit pour arriver rapidement à leur destination finale. J'ai un court moment d'hésitation en songeant qu'avec la fatigue déjà accumulée, il est possible que je m'endorme au volant. Heureusement pour faire taire mes appréhensions, il me vient à l'esprit que j'ai là une bonne occasion de tester le pouvoir stimulant de la noix de cola dont beaucoup d'Africains sont friands. Et puis, il y aura à mes côtés Dominique pour me donner un coup de coude si je dodeline de la tête. Le temps d'acheter quelques noix de cola et de charger nos bagages dans le Land Rover qui m'est confié et nous voilà partis avec le convoi.

La conduite nocturne sur les routes d'Afrique demande attention. Les animaux divagants, les obscures charrettes, les fantomatiques piétons, les camions tous feux éteints en panne sur le bitume se chargent de vous donner des frayeurs et vous convainquent d'être circonspects. Avec nos cascadeurs, la prudence n'est pas de mise. Ils s'amusent à quelques excentricités de pilotage. De temps en temps, nous voyons un véhicule prendre une direction oblique qui signale un léger assoupissement du conducteur auquel une brusque correction de volant met un terme. Pour nous, avec mon grignotage de cola et l'attention de Dominique, nous tenons le coup mais la route est longue. Elle est pimentée d'une tension à une étape. Un des cascadeurs se rend compte qu'au ravitaillement précédent de carburant à San, il a oublié sa pochette avec ses papiers, son argent et ses billets d'avion. Pour lui, c'est une pénalité de 400 km supplémentaires de route, sans garantie de résultat de retrouver son bien. Nous ne saurons d'ailleurs pas s'il y parviendra. Le jour se lève.

Il faudra encore un peu de temps pour arriver à Bamako (photo 3) et laisser nos amis cascadeurs à leurs affaires en étant mutuellement contents les uns des autres : eux, de ce que je leur ai conduit un véhicule et nous, de ce qu'ils nous ont assuré un moyen rapide de retour.

Pour nous remettre de nos fatigues (photo 4), nous nous offrons le meilleur hôtel de Bamako : l'Hôtel de l'Amitié, building de prestige du centre-ville surplombant le Niger, qui vient d'être construit par les Egyptiens et les Russes. Nous y prenons possession de notre chambre bénéficiant d'une magnifique vue panoramique sur la ville. Dominique en exploration découvre alors dans la salle de bain le charme des bidets soviétiques. Penchée au-dessus de la vasque de l'appareil au centre duquel un œillette métallique l'intrigue, elle ouvre le robinet. L'œillette expulse alors un puissant jet d'eau vertical qui vient l'asperger puis retombe en cascades après avoir heurté le plafond. Cela déclenche chez elle un fou-rire irrépressible. Resté dans la chambre et dans l'ignorance de ce qui se passe à côté, j'en viens à craindre une crise nerveuse rapidement démentie par l'héroïne de la mésaventure.

Avec ce retour express à Bamako, nous avons du temps pour baguenauder en ville. Son centre historique est agrémenté d'avenues ombragées et de bâtiments coloniaux de style soudanais qui mériteraient d'être mieux entretenus. Une de ces constructions est le Marché rose bien connus des touristes et chineurs d'objets traditionnels ou de produits d'artisanat (photo 5). Nous y allons. L'approche est sportive tant la circulation et l'agitation à ses abords sont anarchiques. Une fois dans la place, dans le capharnaüm des boutiques et des étals de marchandises, nous partons à la recherche de quelques souvenirs. Dominique, à l'œil aiguisé et à la main heureuse, dénêche auprès d'un marchand un lot de quatre rares aiguilles à cheveux (gratte-têtes) dogons en laiton patiné (photo 6). Finalement, en quittant le Mali le 30 décembre, ce que nous rapportons de dogon de notre première tentative d'en découvrir le pays, ce sont ces seules aiguilles. Nous rentrons à Bamby avec un désir insatisfait.



Photo 1 : Dominique auprès de notre taxi brousse au départ de Bamako avec la ménagère qui nous accompagnera.

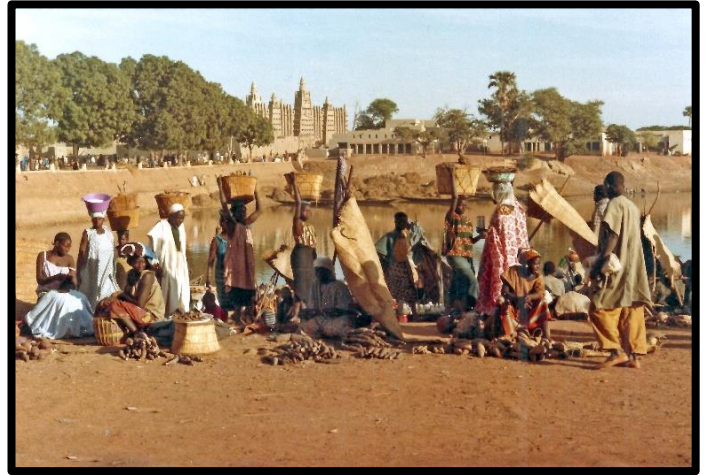


Photo 2 : Arrivée à Mopti et sa mosquée en arrière-plan.

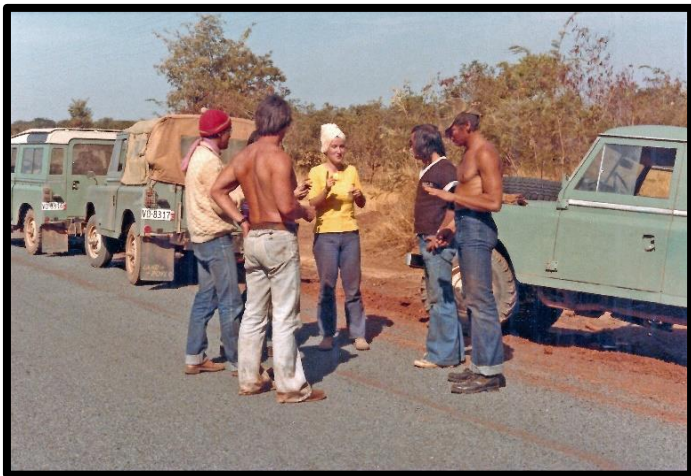


Photo 3 : Dominique et les cascadeurs diversement vêtus à l'approche de Bamako.



Photo 4 : Dominique et moi venant de revenir pas très frais à Bamako.

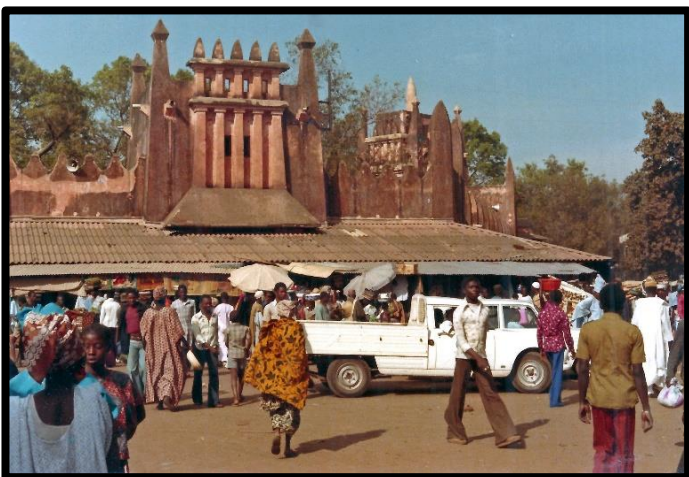


Photo 5 : Le Marché rose à Bamako.



Photo 6 : Les aiguilles dogons du Marché rose

Février 1996

Nous sommes installés à Bamako depuis près de trois ans. Dominique enseigne cette fois le français à l'École française. Je travaille à Samako dans un centre agronomique international de l'Icrisat situé à quelques kilomètres de la ville. Nos deux fils adolescents Guillaume et Bertrand sont avec nous. Il est temps de faire ce voyage au Pays dogon dont nous sommes rapprochés depuis notre époque sénégalaise. Le projet s'impose d'autant plus que Guillaume qui passe le bac cette année devrait être en France à la rentrée prochaine. Enfin, les conditions s'y prêtent. Elles sont bien différentes de celles de notre première tentative. La station agronomique dispose, entre autres, d'une armada de 4x4 Toyota rutilants et climatisés. Il est possible d'en louer un auprès de l'administration avec un chauffeur du centre. Je m'y emploie en demandant d'avoir Dramane Ballo comme conducteur. C'est une personnalité de la caste des forgerons toujours enjoué et volontaire pour aller par monts et par vaux. Je ne manque pas d'anecdotes au sujet de sa débrouillardise à réparer une voiture en panne même en pleine brousse. Une fois, étant au volant du véhicule qui me conduit en mission au Burkina Faso, il évitera avec maestria un grave accident avec un camion fou. Ses gris-gris sont puissants. Il ne sera pas le seul à nous assister pour le voyage. Nous recourons aussi aux services de Christian Kirstein, organisateur de séjours en Pays dogon pour établir notre itinéraire et nous accompagner.

Un matin des vacances de février, c'est le départ. Nous chargeons le véhicule avec lits picots, glacières, ravitaillement et outillages pour plusieurs jours de voyage. Nous nous embarquons à six dans un véhicule bien rempli. Ballo démarre le 4x4 qui se met à avaler les kilomètres. Il n'a pas à s'arrêter aux contrôles routiers. Le véhicule a des plaques CD (Corps Diplomatique.) Les gendarmes nous saluent. En quelques heures, nous arrivons à Mopti où nous avons des places réservées dans un bon hôtel. Nous bénéficions d'un luxe un peu culpabilisant. Le lendemain, nous repartons en direction de ce Pays dogon qui n'est plus qu'à une centaine de kilomètres. Nous y parvenons par Sangha non sans, au préalable, admirer les belles et vertes cultures d'oignon permises par la construction de barrages (photo 7), dont le premier fut initié par l'ethnologue Marcel Griaule en 1947. Puis, c'est l'arrivée au bord de la falaise en surplomb d'un mythique panorama que nous avons tant attendu de contempler (photos 8). La magie opère, nous sommes captivés. Parés comme nous le sommes contre les impondérables, nous avons tout loisir de nous imprégner de l'ambiance si particulière des lieux. Nous parcourons en voiture et à pied la grande faille minérale dans laquelle les villages s'imbriquent (photos 9 et 10). Une diversité de constructions en matériaux locaux : cases, greniers, togunas (abris à palabres), autels, maisons de Hogon (notables dotés d'autorité spirituelle), et, moins traditionnelles, les mosquées déclinent harmonieusement des formes simples. Elles sont décorées d'éléments le plus souvent géométriques mais parfois figuratifs qui surprennent par leur étrangeté esthétique (photo 11). Il y a aussi beaucoup d'originalité dans la façon dont les constructions s'accrochent à la falaise. Nos déplacements sont ponctués d'étapes dans des villages. Nous y avons le gîte dans des concessions traditionnelles familiales où nous sommes bien accueillis (photo 12). Le soir, les lits picots sont installés sur le toit terrasse d'une case et nous dormons à la belle étoile (photo 13). L'environnement sonore nocturne est riche de bruits : discussions de voisins ou amusements d'enfants, cris d'animaux, lointains tam tam. Ils rendent compte d'une vie paisible et ancestrale sans électricité, ni moteur.



Photo 7 : Les cultures d'oignon au pays Dogon sur le haut de la falaise.



Photo 8 : Arrivée au bord de la falaise dogon avec de gauche à droite, Guillaume, Dominique, Bertrand et Christian Kirstein.

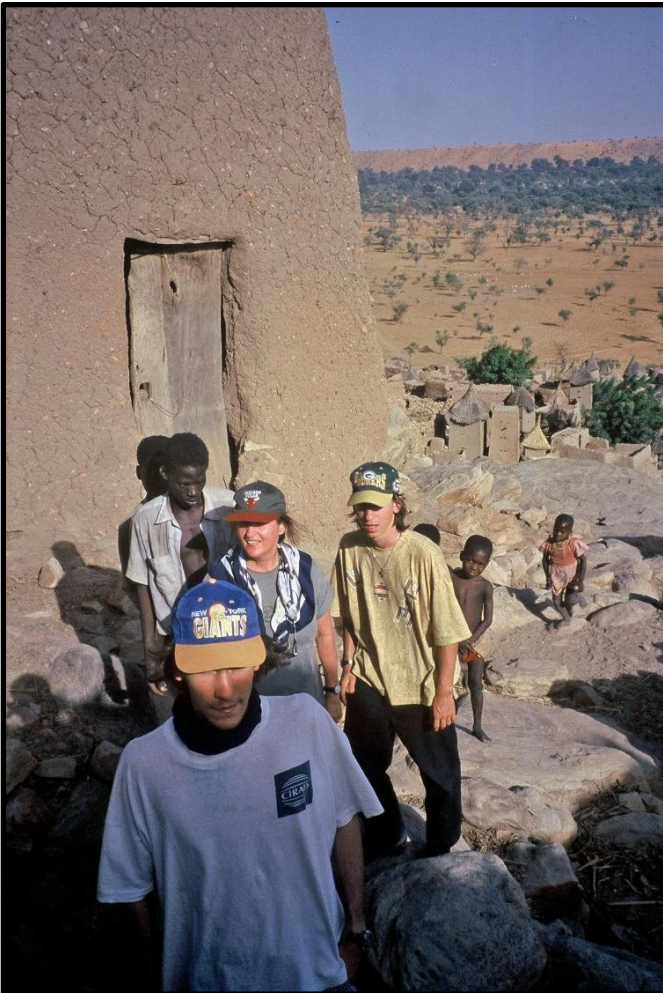


Photo 9 : Découverte à pied de la falaise à pied avec Guillaume en premier, puis Dominique et Bertrand.



Photo 10 : La falaise avec un village dogon à ses pieds.



Photo 11 : La maison du Hogon de Ogol Dâ (Sangha).

Après trois jours de parcours ponctués de bivouacs dans les villages, nous abandonnons la falaise par la sableuse plaine du Séno (photo 14) et rentrons à Bamako riches de souvenirs. Nous savons que ceux-ci feront partis des meilleurs de nos années africaines. Nous ne pouvons cependant pas imaginer que, plus tard, l'insécurité s'installerait au Pays dogon et que sa population serait abandonnée à un sort malheureux.

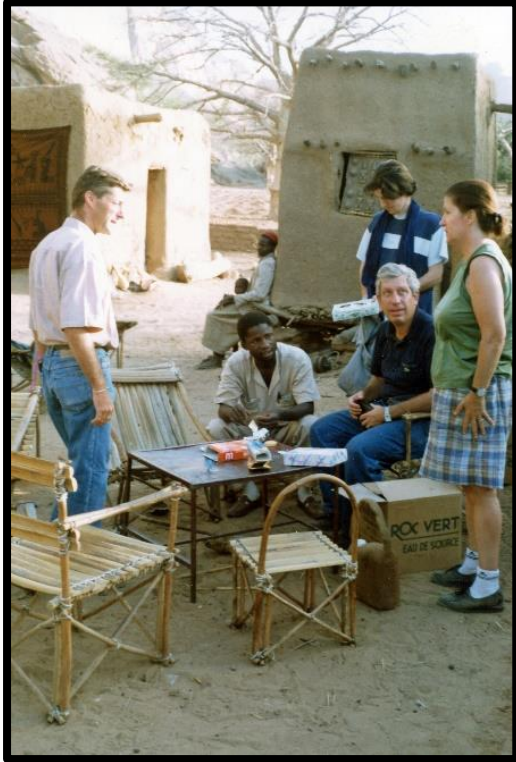


Photo 12 : Bivouac au village avec de gauche à droite C. Kirstein, Ballo, moi assis, Guillaume et Dominique.

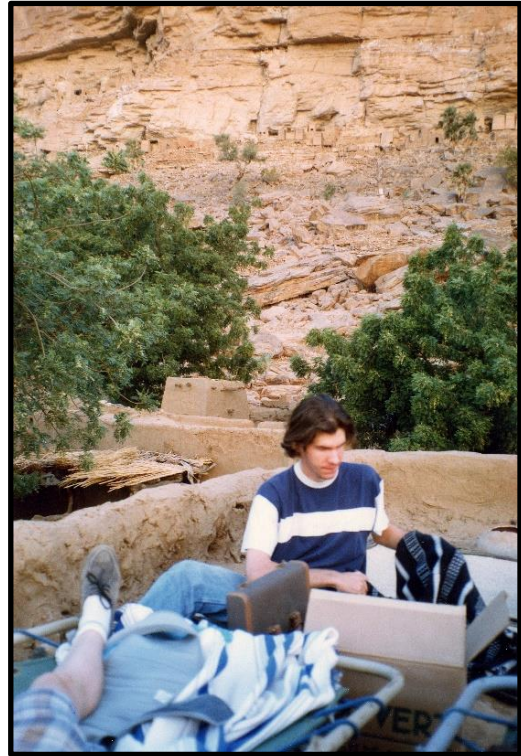


Photo 13 : Guillaume dans notre chambre à coucher sur le toit d'une construction dogon avec la falaise en arrière-plan.



Photo 14 : Dans la plaine du Séno avec Ballo auprès de notre 4x4. La falaise dogon se voit au loin.